



Sophie Chérier

*La vraie
couleur de la
vanille*

Le livre

Dans la nuit tropicale, un jeune garçon s'enfuit. Il s'appelle Edmond, mais n'a pas de nom de famille. C'est un garçon étrange, passionné, d'une intelligence hors du commun.

Orphelin né esclave, Edmond n'a pas connu le même sort que ses parents. À sa naissance, un homme blanc l'a pris sous sa protection, l'a aimé, l'a presque adopté. Et cet homme, ce soir, vient de le trahir. Dans sa fuite, Edmond emporte deux secrets. Le premier est un secret terrible, qu'il ne peut révéler à personne. Le second est au contraire miraculeux, une découverte extraordinaire qu'il a faite lui-même, et qui peut changer le destin de son île.

Mais qui croira la parole d'un enfant noir, en 1841 ?

L'autrice

Sophie Chérier est née en 1961. Elle vit dans sa maison natale, en Lorraine. Là, entourée d'arbres centenaires, de chouettes et d'écureuils, elle a tout son temps pour écrire et cultiver son jardin. Romans, articles, nouvelles, dramatiques radio, théâtre, rédaction de textes pour les catalogues de *l'école des loisirs*, portraits d'auteurs de la collection « Mon écrivain préféré », préfaces, interviews... les différents types d'écrits se succèdent et se complètent. Les uns lui permettent de mettre en valeur le travail de ses collègues artistes. Les autres sont aussi, la plupart du temps, des hommages romancés. À des célébrités comme Jean Giono (*L'Enjoliveur*), ou Françoise Dolto (*Ma Dolto*), mais surtout à des héros de l'ombre tels que l'intraitable baronne Cordopatri dans *L'huile d'olive ne meurt jamais*, le jeune esclave Edmond Albius dans *La vraie couleur de la vanille*, ou le dauphin Louis XVII dans *La seule amie du roi*. Une manière de leur rendre justice.

Sophie Chérier

***La vraie
couleur de la
vanille***

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour Divina Pierrette,
notre rayon de soleil noir*

*Dans les champs de la découverte,
le hasard ne visite que les esprits préparés.*

Louis Pasteur

– *ÊTRE BLANC!*

Unique réponse de Miles Davis,
trompettiste et compositeur, à la question
de Pannonica de Kœnigswarter dans
Les Musiciens de jazz et leurs trois vœux.

I

UN GERME

1

Un cauchemar

Ferréol Bellier Beaumont s'éveille en sursaut. C'est la troisième fois en très peu de temps qu'il fait le même cauchemar.

Dans son rêve, il marche le long d'un sentier qu'il aime, encadré de haies vives de sapans épineux et de girofliers. Il tient un enfant par la main. Il avance à ses côtés. Tranquillement, sans crainte. Tous deux ils déambulent. Ils ne se parlent pas. Entre eux la confiance règne.

Est-ce que c'est son enfant ?

Impossible, il est noir. Et Ferréol ne connaît pas de femme.

Quel âge a-t-il ? Huit ans ? Dix ans ?

Il n'en sait rien. Ça n'a pas d'importance.

Ils marchent et tout à coup, une horde inconnue et armée leur fait face.

Dans un même mouvement, ils resserrent leurs mains, entrecroisent leurs doigts plus fort. Ils sentent que les autres veulent les séparer. Ils résistent.

Alors un des attaquants brandit une machette et l'abat.

Il sectionne une main à la hauteur du poignet.

Le sang jaillit, et la douleur.

Ferréol se crispe et regarde sa main, par réflexe. Elle est intacte. C'est la main de l'enfant que la lame a tranchée.

La noire.

Il hurle, cependant, comme si c'était la sienne.

2

Une odeur

Il s'est levé pour boire de l'eau, il lui semblait s'être vidé de la sienne. Il s'est tourné et retourné, a essayé de lire. Rien à faire. Il s'est décidé à quitter son lit, sa chambre, à se rhabiller, à sortir de la villa, à suivre une impulsion.

La nuit de décembre est douce, et puissantes les odeurs qui montent du jardin. Il traverse une allée, prend la direction de la maison de sa sœur. Il court presque. Si les siens le voyaient, ses amis, sa famille, ils le tiendraient pour fou. Le feraient enfermer. Mais l'esclave qui surveille la porte en sommeillant le reconnaît, le laisse entrer sans commentaire.

Il est chez lui, après tout, même s'il arrive comme un voleur, sans prévenir, au cœur de la nuit. Il a parfaitement le droit d'être là, et pourtant il n'y vient

jamais, il n'a rien à y faire. Sauf à présent, en cet instant. Il cherche quelque chose et il ne sait pas quoi.

Le goût amer du cauchemar, goût de sang, de peur, de mort, se mêle à une autre saveur. Celle de la curiosité.

Quelques jours plus tôt, quand il a entendu qu'une des esclaves de sa sœur Elvire était morte en couches, Ferréol a ressenti un appel étrange. Il a cherché à en savoir plus et a fini par apprendre que le père présumé de l'enfant, Pamphile, un Noir Mozambique, s'était enfui. C'est du moins ce qu'on raconte. On dit tellement de choses, tellement de choses fausses. Tellement de mensonges. En tout cas on ne l'a pas retrouvé. Le petit est seul au monde.

Ferréol entre dans l'annexe, se glisse en catimini dans la pouponnière improvisée. Que vient-il faire ici? Il vient voir, mais voir quoi? À quoi ressemble un orphelin, un enfant noir, un fils d'esclave? Comme s'il ne le savait pas. Ils pullulent autour de lui. À quoi ressemble une vie qui commence? Lui qui a l'impression d'avoir fini la sienne.

Il s'incline vers la petite paillasse.

Il y a des lustres qu'il ne s'est pas penché ainsi sur un humain. Il respire profondément, comme il le

ferait d'une fleur inconnue, et, comme d'une fleur, l'odeur le saisit.

Elle est irrésistible.

Elle n'existe pas dans la Nature. Il ne l'a jamais cueillie sur une tige, dans un calice, lui qui fourre pourtant son nez partout.

Pourquoi ?

Pourquoi ne la respire-t-on pas plus souvent ?

Elle met en joie. Elle met en paix.

Elle l'agrippe en douceur, par toutes les fibres de son être, comme s'il la reconnaissait. Il soulève le nourrisson endormi, le serre dans ses bras, l'approche de son visage. Et il hume de plus belle. C'est une crème fraîche malaxée dans le creux des paumes. C'est une poignée de fleurs tiédies au soleil. Quelqu'un les a mélangées longuement, la crème et la poignée, tartinées patiemment, par caresses, sur ce corps. Il s'est fait suavité. Panacée. Baume. Récompense d'avoir vécu. L'odeur de la peau d'un petit bébé.

Ferréol a envie de s'en baigner, de s'en enduire, de s'en emplir. Il frotte son nez, sa joue rasée de la veille contre le petit visage, éperdument. Il appuie son front contre le front miniature, ferme doucement les bras autour du corps de quelques jours.

Il lui semble y puiser des forces. Il renifle encore, ses narines s'épanouissent et frémissent comme le museau d'un chien truffier. Et tout à coup, il comprend. L'odeur est la même qu'il y a vingt et un ans. Il a envie de pleurer. Il pleure. Qu'importe. Personne ne peut le surprendre.

3

Une berceuse

Il pleure toutes les larmes qu'il n'a jamais pleurées, et soudain, c'est un autre bébé qu'il tient dans ses bras. Un bébé du temps d'antan. Aussi rose que celui-ci est brun. Aussi mort que celui-ci est vif. Mort il y a vingt et un ans, quand tout était encore possible.

Il a envie de lui parler, de lui dire tout ce qu'il garde au cœur depuis. Alors il se parle à lui-même, d'abord à l'intérieur, puis à voix basse, en chuchotant dans la pénombre. Il avoue. Il s'avoue tout.

Il se vide, de sanglots, de mots, de crimes. Il n'aimait pas son prénom, à cette petite dernière. Il en avait suggéré un autre. Elle était jolie comme un cœur, mais Marie-Alphonsine, non, vraiment, ce prénom-là ne lui allait pas. Il préférerait Hortense. Il s'était senti coupable de ne pas aimer tout d'elle, de

trouver ses parents stupides, de ne pas accueillir simplement, comme une sœur qu'elle était, le neuvième enfant de la famille.

Ferréol avait seize ans alors. Il aurait dû se montrer protecteur mais il n'avait pas protégé. À quatre mois, la petite avait été trouvée morte dans son berceau. Il avait eu envie de la soulever, de la secouer, de la ranimer, de la réchauffer, de la bercer, et il était resté figé, les bras ballants, incapable d'un seul geste, du plus petit mouvement.

Il se met à chantonner, à murmurer en rejouant la scène.

– Oui, comme ça, tout doucement, tout doucement...

Le bébé brun s'est réveillé. Ses yeux sont grands ouverts, il semble boire les paroles de celui qui est entré dans la pièce sans bien savoir pourquoi et qui n'avait plus goût à la vie tout à l'heure, et qui est le maître de ce domaine, et qui s'est mis à s'adresser à lui comme à sa sœur disparue, et qui le regarde à présent plus attentivement.

– Est-ce qu'elle était plus grande que toi? Non, je suis idiot, c'est moi qui ai grandi...

Les cheveux de sa mère avaient blanchi en une nuit. Son cœur était devenu sec. Elle s'était ven-

gée. Elle avait préféré son enfant mort à ses enfants vivants. Elle avait tenu vingt ans. Elle venait de mourir à son tour, l'an passé, toujours sèche, toujours blanche, toujours inconsolable. Et son père, qui lui, pendant ce temps, s'était enfermé dans les affres des affaires, était en train de devenir fou. Tout reposait sur Ferréol désormais, et il n'était pas sûr de vouloir de ce pouvoir. Il n'en pouvait plus de ce monde où l'on exploitait sans vergogne, où l'on torturait sans scrupule, où l'on tuait sans peine, où l'on gagnait sans mériter.

Je ne veux pas devenir comme eux, pense-t-il.

La chaleur du corps du bébé se diffuse à travers son étreinte. Et son odeur l'inspire, le rajeunit, le restaure. Vingt minutes plus tôt, il avait trente-sept ans, il était mort dans l'âme et il n'avait rien fait. Il avait l'âge d'être père depuis longtemps, et il n'était pas père et ne le serait pas. Il avait l'âge d'élever des enfants, lui aussi, comme les autres, et n'élevait personne. Il avait envie d'aimer, comme tout le monde, et il ne savait qui, et ne savait à qui le dire. Il croyait que la compagnie des plantes dans laquelle il s'était réfugié depuis ce jour de mort de décembre 1809 allait le combler, allait lui suffire, il voyait bien que c'était faux. Il avait souvent le sentiment de ne pas

faire ce qu'il fallait, de ne pas être à sa place, de passer à côté de sa vie. Sauf à présent, en cet instant.

Il a seize ans de nouveau, des rêves plein la tête. Il veut leur rester fidèle toute sa vie, et c'est maintenant. Être un maître, soit, s'il le faut, mais maître de disciples et non maître d'esclaves. Ressembler aux chers vieux Grecs qui peuplent ses lectures et son imagination. Ne maltraiter personne. Philosopher avec. Affranchir. Libérer. Transmettre ses passions. Il repense à ses amis, à ses pareils, à ses confrères planteurs de l'île. À ceux de sa race, de son rang, de sa couleur, de sa classe. Il réentend leurs réflexions. Il connaît leurs peurs, leurs incohérences. Les Noirs les fascinent. Ils leur prêtent des puissances inconnues. Les Noirs les terrorisent, c'est pourquoi ils tiennent tant à les dominer. Ils se voient mangés par eux, dévorés crus, ou bouillis dans leurs chaudrons de sorciers. Ils se croient maudits par eux, ensorcelés par leurs magiciens, persécutés par leurs divinités flamboyantes. Ils s'imaginent violés par eux, traversés par leurs sexes démesurés. Il revoit les gestes furtifs des dames et des jeunes filles, quand elles longent les plantations, pour se coller un mouchoir de batiste ou de dentelle sous le nez, pour ne pas sentir l'esclave, le Noir, le nègre, comme on se bouche les

narines devant l'ordure ou la charogne, ou comme on cherche à éventer le parfum de l'interdit.

– Tu sens bon, petit bébé.

L'homme qui ne savait pas pourquoi il s'était glissé dans la pièce et ce qu'il venait faire ici, et qui tout le jour précédant cette nuit avait eu le cœur oppressé d'une envie de mourir, et qui porte un inconnu sans nom de couleur brune entre ses bras comme s'il était son propre enfant, sourit désormais. La vie, en ses surprises, lui refait des promesses. Alors il veut en rendre un centième, et dit, sans plus de larmes, sûr de lui, sûr de tenir.

– Je vais m'occuper de toi. Viens avec moi. Tu es seul au monde? Moi aussi. Je vais t'élever. Je vais t'apprendre tout ce que je sais. Tu auras une belle vie. Tu n'auras jamais de chagrin à cause de moi. Au contraire. Tu auras de grandes joies.

Il se met à fredonner, il invente une comptine. D'être bercé, en paroles, en soupirs, en va-et-vient des bras, le petit s'est rendormi et pèse un peu plus lourd contre lui. Ferréol ne dit plus rien, reste là, pense: Tu vas vivre. Tu ne vas pas faire comme elle. Je n'ai pas pu la sauver, je n'ai pas pu la retenir, toi, je t'empêcherai de mourir.

Une nénène qui dormait non loin, dans un coin,

à même le sol, s'est réveillée et, sans bouger, se demande ce que trafique encore ce drôle de maître qui parle avec les plantes, et c'est les bébés maintenant ! Mais elle n'ose rien dire, pour tout l'or du monde elle ne s'aviserait de lui demander des comptes.

Ferréol repose l'enfant. Il sait ce qu'on va raconter, dans les allées, dans les salons. Que c'est lui le vrai père. Qu'il a engrossé l'esclave morte. Que c'est pourquoi il prend l'enfant. L'île est couverte de médisances autant que de forêts parfumées. Il s'en moque. Il n'est plus seul.

En rentrant chez lui, cette nuit-là, une nuit de début d'été claire et moite, en traversant le long corridor où les mains séchées des esclaves marrons ornent les murs, pour chasser le frisson macabre qui l'envahit soudain à la vue de ces dizaines de mains mortes, crispées sur le vide, pendues sous les portraits de ceux de ses ancêtres qui les ont tranchées naguère, il imagine une autre main noire. Celle-là est animée. Inséparable d'un corps entier. Elle est toute petite, elle est chaude, elle est douce. Elle sent bon la vie. C'est la main du nouveau-né qui n'a pas encore de nom. En pensée, elle est dans la sienne, et nul cauchemar, jamais, ne va les séparer.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

C'est l'aventure! (collectif)

Collection MÉDIUM +

L'huile d'olive ne meurt jamais

Parle tout bas si c'est d'amour

Ma Dolto

Renommer

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium + poche
© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2018

ISBN 978-2-211-22669-1